

Les cinq ans de Wapikoni mobile Identitairement vôtre

Helen Faradji

Numéro 141, mars-avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2009). Les cinq ans de Wapikoni mobile : identitairement vôtre. *24 images*, (141), 46-46.

Les cinq ans de Wapikoni mobile Identitairement vôtre

par Helen Faradji

Écriture, réalisation, montage, prise de son : en tout, ce sont près de 850 jeunes autochtones qui se seront, au fil de ces cinq années, formés à la création audiovisuelle et musicale au contact de jeunes professionnels (aux génériques de leurs réalisations, on retrouve ainsi les noms d'Anaïs Barbeau-Lavalette, Émile Proulx-Cloutier, Henri Bernadet ou encore Sarah Fortin). Et les chiffres ne s'arrêtent pas là : plus de 200 courts métrages réalisés, et autant de créations musicales enregistrées; 14 communautés visitées; 21 prix décernés lors de festivals internationaux; des films présentés en première partie de *L'âge des ténèbres* (le percutant *Amendement* de Kevin Papatie) ou du *Peuple invisible* (*Kokom déménagement*, d'Evelyne Papatie) et trois studios permanents créés dans

« Apprendre en faisant ». C'est à partir de cette idée toute simple que la cinéaste Manon Barbeau, en collaboration avec l'Office national du film, a échafaudé les plans d'un projet aussi généreux qu'ambitieux : le Wapikoni mobile. Depuis cinq ans, ce studio de création ambulante sillonne les routes du Québec pour permettre aux communautés des Premières Nations de se réapproprier une voix.

Et comment cette identité se manifeste-t-elle? D'abord dans ce regard porté, avec espoir mais sans fausse représentation, sur de véritables modèles de prise en main et de responsabilisation : Fanny Wilde, première procureure de la couronne autochtone admirée dans *Mobilisation Génération* de Mélanie Kistabish, ou encore ce peintre qui, par l'art, a réussi à sortir la tête hors de l'eau (*Something Right*, Tracy McLaren), ensuite sur l'observation de rapports simples et sains, comme celui d'une mère et de sa fille dans *Petite chasse* de Pamela Basilish où dominent la tendresse, le respect et l'amour familial. À la fois candides et brutalement francs, ces films abordent aussi de front l'un des enjeux les plus importants pour ces communautés : la préservation de leur langue, de leur culture, de leur histoire en train de disparaître. Aucun tabou, aucune fausse pudeur : les problèmes sont désignés (l'alcoolisme, la violence, les suicides, le décrochage scolaire) sans que pourtant le regard des cinéastes ne se laisse aller au désespoir. Ne pas être victimes d'un destin, refuser d'être étiquetés, récuser la fatalité des relations de cause à effet, c'est aussi cette volonté d'exprimer une identité, belle et pleine d'espoir, que font découvrir les films de Wapikoni mobile.

Là où ces œuvres frappent également, c'est dans leur façon d'élargir leur point de vue au rapport des autochtones avec le reste du monde (comme le Brésil dans *Des forêts de Kitcisakik aux forêts du Xingu*, d'Evelyne Papatie). C'est d'ailleurs en ce sens que le studio a amorcé depuis 2007 des processus d'échange entre les autochtones d'ici et ceux du Mexique, du Brésil, du Pérou, de la Bolivie et du Paraguay et annonce pour cette année la visite d'un studio ambulante en Polynésie française. S'ouvrir aux autres, refuser de s'isoler, tisser des liens sans se soucier de la géographie : voilà un signe encourageant d'une identité en santé, forte et sereine.

Mais c'est encore dans leur rapport à l'objet cinéma même que les films de Wapikoni ont réussi à affirmer leur personnalité : des animations à la maîtrise technique et au propos métaphorique remarquables d'intelligence (*Wabak* de Kevin Papatie et Gilles Penosway) aux jeux aussi ludiques qu'inventifs avec les multiples possibilités de signification d'une image (*En attendant* de Mikon Niquay-Ottawa, le magnifique *Entre l'arbre et l'écorce* de Kevin Papatie), en passant par des textes poétiques et symboliques récités en voix hors champ et illustrés avec une réelle pertinence (*Dans son gouffre seule*, Claudie Ottawa), plusieurs de ces films aux moyens limités mais à l'imagination constante prouvent presque absolument que le talent se trouve bel et bien partout. Il suffit parfois simplement de savoir le cueillir. **24**



Kevin Papatie (cinéaste algonquin) et Mélanie Charbonneau (cinéaste formatrice au Wapikoni)

les communautés de Kitcisakik, Mashteuiatsh et Wemotaci. Malgré l'éternel problème du financement – le Wapikoni fonctionnant, comme trop d'organismes culturels, sur le principe de subventions rarement récurrentes –, les preuves ne sont plus à faire : le Wapikoni mobile est non seulement une initiative à saluer par principe, mais ses résultats concrets ont eux aussi de quoi impressionner.

Au-delà de cette incontestable réussite, reste néanmoins une question, peut-être la plus importante : que valent ces réalisations au point de vue artistique? Ou plus exactement, cette voix cinématographique a-t-elle une réelle identité? Si, lors des premières années d'existence du studio, ses créations avaient tendance à reproduire une image dépréciative et misérabiliste des Premières Nations, telle que véhiculée par les médias généralistes, force est de constater que les choses ont changé. À simplement regarder les crûs 2007 et 2008 du Wapikoni, le constat est en effet bien plus positif : petit à petit, les Premières Nations ont pris leur propre représentation en main afin de créer, enfin, leur image. Le dicton « On n'est jamais mieux servi que par soi-même » aura rarement été aussi bien illustré.